

cilement, et je vous réponds qu'elle m'écartera.

— Et moi, je vous réponds que vous ne lui parlerez pas !

— Est-ce vous qui m'en empêcherez, monsieur le don Quichotte ?

— Je méprise vos impertinences ; mais je vous déclare que tant qu'il me restera un bras et une volonté, personne n'approchera de cette dame contre son gré. Elle s'est mise sous ma protection et je la lui maintiendrai contre tous !

Mon attitude résolue fit hésiter don Manuel ; cependant il était hardi et fier, et probablement la discussion aurait mal tourné si le mate ne fut survenu.

— Laissez ce jeune gentleman tranquille, entendez-vous senor ? dit-il à Manuel. Il a raison de vous empêcher de tourmenter mon petit Georges. Si on le persécute, je vous prévienne que je m'en mêlerai aussi moi ! Je suis le maître ici, et j'entends que tout le monde ne fasse que ce qu'il doit faire, sinon !... Et pour argument final, maître Gillian étala sa large main noire de gaudron et noueuse comme une massue. Il eût certainement assommé un homme rien qu'en la laissant tomber dessus.

L'Espagnol comprit qu'il n'était pas de force à lutter contre ce nouvel adversaire, et battit en retraite en murmurant des menaces. Il se retira sous le rouffe et y tint longtemps conseil avec le Génois et le commis-voyageur. Aux rires brutaux, aux éclairs de convoitise qui allumaient les regards de ces dignes acolytes, je compris que le secret de la pauvre Prudy était livré sans pudeur aux ignobles commentaires de la troupe. Je devinai aussi que j'étais dénoncé comme un ennemi public, à la manière provoquante dont ils m'envisageaient de temps à autre. Tommaso, dont l'esprit bas et rancuneux n'avait pas oublié l'affront de sa chute, murmurait de sourdes menaces, maintenant que la majorité se soulevait contre moi. L'instant de la crise approchait, et d'un moment à l'autre la lutte pouvait s'entamer. Je résolus d'être prêt à tout et de me défendre vigoureusement, ainsi que l'être charmant que j'avais pris sous ma garde.

Tu te rappelles, Étienne, la jolie paire de pistolets de poche que tu me donnas à mon départ, tu sais qu'ils se chargent par la culasse comme les fusils Robert ; ils m'ont été utiles en plus d'une occasion, par la promptitude avec laquelle se fait cette opération. Ces messieurs les connaissent et en avaient admiré le mécanisme simple et facile. Je les pris dans ma malle et les plaçai dans la poche de mon paletot, après les avoir chargés soigneusement.

Quand je revins sur le pont, les conspirateurs se doutèrent à mon air que j'étais armé. Cette précaution les intimidait sans doute, car aucun mot blessant ne fut prononcé. Néanmoins le pont fut dès cet instant divisé en deux camps ; des regards d'ironie et d'insulte se croisaient avec des regards de mépris et de défi. Mes moindres gestes étaient épiés. Prudy, partagée entre la pudeur et la crainte, se tint à distance du groupe ennemi et pourtant n'osait m'approcher ; elle restait près du mate, le suivant comme son ombre. Celui-ci se promenait au milieu de nous, muet et calme. Je ne doute pas, si quelque rixe fût survenue, qu'il ne m'eût prêté le secours de son redoutable poignet ; c'était un puissant auxiliaire, et la peur qu'il inspirait ne contribua pas peu à arrêter les projets malveillants. Après un repas parfaitement silencieux, le jeu commença immédiatement. La nuit tomba, et je marchais à pas pressés, sur le pont, ruminant des pen-

sées orangeuses, lorsque je m'entendis appeler à demi-voix ; je reconnus Gabriel, le commis-voyageur ; il me fit signe de passer sur l'avant, et je le suivis.

— Que me voulez-vous, monsieur, lui dis-je avec un ton de hauteur très-prononcé ?

— Ma foi, répondit-il, vous agirez comme bon vous semblera. Vous faites tant le fier que vous mériteriez bien qu'on laissât aller les choses. Mais au bout du compte, nous sommes Français tous deux ; on se doit aide et protection contre compatriotes, n'est-il pas vrai ?

— C'est ce que disent les passeports ; où voulez-vous en venir !

— A vous avertir de prendre garde à vous, attendu qu'il se pourrait bien qu'on vous fit un mauvais parti. Je croyais d'abord qu'il ne s'agissait que d'une bonne farce, pour vous apprendre à faire vos embarras ; car enfin vous n'êtes pas un duc et pair. Ça m'aurait amusé. Mais ils se cachent de moi à présent, et il y a quelque chose de sérieux sous jeu. Tenez, je les connais bien, ils sont là, avec ce petit serpent jaune de Malais, trois coquins capables d'un mauvais coup. Méfiez-vous la nuit comme le jour. C'est entendu, n'est-ce pas ? Ne dites pas que je vous ai averti.

— Merci, soyez tranquille, je serai sur mes gardes.

J'eus pourtant beau surveiller l'ennemi, je n'aperçus aucun symptôme d'agression. D'ailleurs, d'autres idées me préoccupaient malgré moi. Depuis le matin, je me sentais éperdument amoureux ; mes vingt-cinq ans, la solitude, la vie de célibataire errant que je menais depuis longtemps, tout contribuait à bouleverser mes sens, à enflammer mon imagination. La figure indécise de la jeune Américaine se dessinait à travers l'ombre sur l'avant du navire, et ma pensée accusait, sur ce profil flottant, les formes ravissantes que j'avais entrevues le matin. Je m'approchai de Prudy, palpait l'émotion ; elle me reçut avec froideur et se réfugia auprès de Gillian. Celui-ci m'arrêta et me dit :

— Mon jeune monsieur, les femmes de notre pays ne sont point comme celles de France ; elles ne se plaisent pas à écouter les belles paroles. Vos frais d'éloquence seront en pure perte. Ainsi, croyez-moi, vous ferez mieux d'aller vous coucher.

Confus et dépité, je me retirai. Chacun, sous le rouffe, était blotti dans sa boîte, derrière ses petits rideaux rouges. Je me jetai dans la mienne, où l'agitation de mon cerveau, le concert monotone des ronflements de mes voisins et le murmure du siffage me tinrent longtemps éveillé.

La porte du rouffe restait ouverte la nuit pour laisser pénétrer la fraîcheur, et de ma couchette, je distinguais parfaitement le pont qu'éclairaient les étoiles. Je vis alors une ombre venir s'établir à l'entrée ; je reconnus Prudy. Elle s'assit le dos contre la porte, enveloppée jusqu'aux talons d'une de ces épaisses vestes de Terre-Neuve qu'on nomme nord-ouest (prononcez *noirois*), parce qu'elles servent à garantir du souffle glacé des vents qui viennent dans cette direction. C'était sans doute un emprunt fait à Gillian.

Ainsi emmitouillée, la jeune femme croisa les bras et demeura immobile. Je l'aurais crue assoupie, si de loin en loin sa tête ne se fût levée doucement comme pour jeter un regard vigilant de mon côté. L'idée qu'elle voulait ainsi me protéger contre un danger inconnu me toucha vivement. Je la contempalai longtemps avec amour, et cependant, dois-je le dire, les perfides suggestions de Manuel revenaient par moments jeter les ténèbres dans

mon esprit et le froid dans mon cœur. Je restai donc couché ; cependant je ne la perdais pas de vue. Peu à peu sa tête s'affaissa sur sa poitrine, et elle parut céder au sommeil. L'exemple me gagna ; mes paupières se fermèrent aussi et je m'endormis profondément.

(Le Commerce.)

(La suite à un prochain numéro.)

## CRITIQUE.

### Les Anglais dans l'Inde.

V.

Les traits caractéristiques de la race indoue se retrouvent chez les cipayes. Une constitution faible, une circonspection naturelle et développée par les habitudes scrupuleuses d'un culte minutieux dans ses pratiques ; une agilité, une adresse merveilleuse ; une grande finesse de sens ; une organisation morale aussi délicate que leur structure physique ; un amour extrême du repos ; avec cela des passions soudaines irritables à l'excès ; telle est cette nature féconde en contrastes. Ainsi cet amour du repos s'allie au goût le plus vif pour les fatigues de la chasse. Ainsi tout un peuple doux et timide, si l'on heurte ses préjugés, se fera haïer plutôt que d'obéir. Ainsi ces êtres qui frémissent à la pensée de tuer un insecte, et pour qui la mort, suprême *far-niente*, est l'idéal du bonheur, s'imposent en guise de pénitences les tortures les plus raffinées, et vont se faire mutiler sous les roues d'un autel ambulante.

Chez eux, comme chez presque tous les peuples d'Orient, un singulier besoin de servitude dévouée : cette passion de l'obéissance, de la règle austère et dure, de la mortification sensuelle qui a si puissamment aidé le triomphe du dogme chrétien, et qui rend plus léger le joug de la discipline militaire. Le cipaye retrouve au régime sinon les *rites* de sa caste, au moins des prescriptions analogues, et des liens que l'habitude lui a rendus nécessaires. Aussi, pour peu que le chef auquel il appartient sache tirer parti du zèle, de l'affection, du respect innés que son inférieur a pour lui, il n'est pas de sacrifices, de dévouement qu'il n'en obtienne. M. B. de Penhoen cite des exemples merveilleux de cette subordination passionnée : ici c'est un régiment tout entier qui se présente volontairement pour suivre, dans une guerre lointaine, un colonel devenu l'idole de ses soldats ; là, ce sont des téméraires fabuleuses ; des *emprises* folles, toutes sans autre but que de mériter un éloge envié ; ailleurs, dans une famine, qui réduisait les troupes à vivre d'herbes et de racines, ce sont les cipayes gardant eux-mêmes, pour les Anglais, la petite provision de riz au partage duquel on n'admettait que ces derniers ; ailleurs encore ce sont des soldats qui se font massacrer pour donner à leur officier le temps de fuir, etc., etc.

Le cipaye est volontiers orgueilleux d'appartenir à tel ou tel corps. Il aime à porter le nom de son chef : il se vante d'être un *Italyburton*, un *Mathews*. Les cipayes qui avaient servi sous le duc de Wellington (alors sir Arthur Wellesley) se nomment encore aujourd'hui avec orgueil le « bataillon de Wellesley ». On agit sur leur esprit par les bons procédés, par les éloges, par tout ce qui tend à les élever à leurs propres yeux. Mais, malheur au chef ignorant et hautain qui porte atteinte à leur vive susceptibilité ; malheur à celui qui froisse certaines habitudes, certains préjugés tout puissants. En pareil cas, la résistance est tellement obstinée, tellement unanime que tout